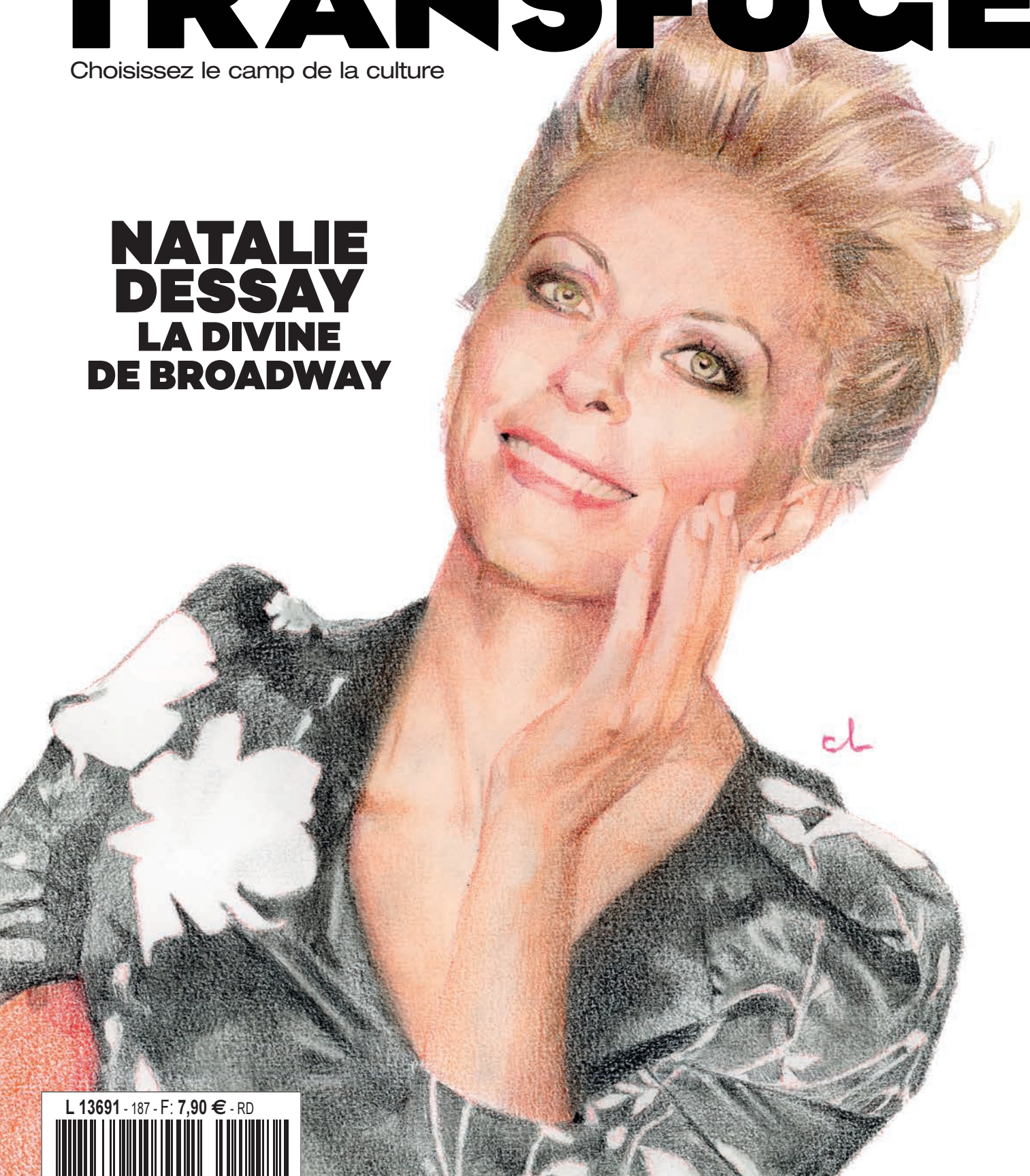


# TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

## NATALIE DESSAY LA DIVINE DE BROADWAY



L 13691 - 187 - F: 7,90 € - RD



### LIVRE

Richard Russo : « Le mandat de Trump va finir en catastrophe »

### ART

Les paysages de l'âme de Jongsuk Yoon

### CINÉMA

Albert Serra : « La corrida est paradoxale »

# SAISON 25/26

**OFFRE LANCEMENT  
DE SAISON**

Votre place en 1<sup>ère</sup> cat.  
est au prix de la 2<sup>e</sup> \*

L'orchestre résident  
à la Seine Musicale  
et artistes invités

Laurence Equilbey  
Direction artistique

**RÉSERVEZ  
À PARTIR DU 4 AVRIL :**

**Beethoven, La cinquième**

**La Messe en si**

**Un Requiem allemand**

David Bobée

**Mozart, Schubert et le jazz**

Thomas Enhco

**Bach / Vivaldi**

**Chopin / Schubert**

**Tchaïkovski,  
concerto pour violon**

Réservez à partir du 4 avril sur  
[laseinemusicale.com](http://laseinemusicale.com)

# FNITO

## Loin de la laideur trumpienne, Tesson réenchante le monde

PAR VINCENT JAURY

Quelle forme ! Sylvain Tesson, 53 ans, soigne physique et prose. D'une part, un tour du monde des stacks, avec son fameux ami et guide du Lac ; de l'autre, un livre, *Les Piliers de la mer* aux éditions Albin Michel, à la phrase courte, basse et haute altitude, pensées vagabondes, vocabulaires techniques, poésie, Nietzsche, Baudelaire, Morand, White, Apollinaire, Proust. Tesson nous y a habitués : sa forme fait mouche. Abstraction et monde physique ; mouvement permanent de la pensée, du corps, du climat, de la mer et des rochers qui s'érodent, qui s'écroulent, parfois. Tesson est un enfant, il le confesse lui-même : le jeu est sa passion, et le jeu, à 53 ans, consiste à articuler des phrases, des mots, en tous sens, virevolte autour d'un centre : le stack. Et c'est à mon sens la force du livre, procédant bien différemment de *Blanc*, plus sec encore, moins joueur : ce *Piliers de la mer* s'acharne à définir ce stack, poétiquement, philosophiquement, psychologiquement, autobiographiquement. Pour les néophytes, la définition simple du dictionnaire est : « un éperon d'érosion marine en forme de pilier, d'aiguille ou de pinacle de pierre séparé du littoral par l'érosion ». Mais écoutez ce florilège Tesson, un feu d'artifice : « Un stack, c'est une personnalité de la roche refusant la suprématie de la mer ». Pas mal. « C'est une ruine, un témoin, un souvenir. La relique de ce qui fut. C'est le stack. Un brave. Gloire à lui ». Pas mal non plus. « Je ne vois pas les stacks en figures hostiles. Pour moi, ils symbolisent un type humain : l'ermite ». Bien trouvé. « Il est le doigt d'honneur que la géologie adresse au principe de masse ». Imparable. « Dans la panoplie géomorphologique, il représente la figure du « seul contre tous », incarné dans l'ordre anthropologique par le long carrousel des hommes irréguliers ». Parfait. « Le général de Gaulle n'est point un stack. De prime abord, il en exprimait pourtant les caractéristiques par le refus spirituel et la résistance temporelle. Même sa stature l'apparentait physiquement à la haute tour de la mer. Mais la résistance gaullienne nourrit la volonté de reprendre la barre. De Gaulle s'écarte pour mieux revenir. Le stack, lui, se retire avant de mourir. L'un se prépare, l'autre disparaît. Ce n'est pas la même chose. S'effacer n'est pas combattre ». Il fallait y penser, superbe ! « Le stack allégorise l'opposition à la conformité. Tout ce qui refuse de suivre le mouvement est stack. Partout où il y a une côte rocheuse, en vertu du principe de recul érosif, il y a un stack. Partout où il y a une masse, un rebelle. Un dogme, sa contradiction. Une norme, son anomalie. Une partition, sa fausse note ; une loi, sa faille ; une

obéissance, son refus. Une machine, son grain de sable ». Quel efficace ! Et l'intelligence. Ah, j'oubliais : « L'homme-stack n'est pas résistant mais plutôt dandy. Détachement, indifférence, distance : la présence du stack, là-bas, planté dans les eaux du Pacifique, de la mer des Hébrides ou de la mer Ionienne, constitue une position esthétique ». Rigolard, Tesson finit par définir le stackisme : « Le stackisme consiste à repousser la mélancolie en se portant aux bords du monde. On préférera partir plutôt que de se morfondre. On préférera l'iode à la bile. Le vertige à l'amertume ». Il nous enchante !

Tesson ne se contente pas de jouer dans sa chambre. Il en sort. Il la fuit, l'immobilisme est synonyme de mort. Enfant mais aussi adolescent, pressé de voir ailleurs, de voir loin, et de voir ce que les autres ne voient pas. Principe de distinction, un des titres de chapitre. Là, les choses sérieuses commencent. C'est Kerouac qui prend la route. C'est Achab qui prend la barre. La vie n'est pas qu'un roman, et grimper nécessite préparation, cartes, réflexion, équilibre des forces. Là, Tesson se fait écrivain géographe, écrivain horizontal, décrit, transcrit, mot à mot, détail par détail, paysages, mer, ciel, terre. Puis l'élévation, un mot qu'il chérit : « Parvenus au sommet, nous nous adonnons au même rituel. Nous le répéterons cent fois : du Lac, qui a tout risqué, fait le geste de la victoire. Moi, second de cordée, je me tiens les bras ouverts, paumes des mains vers le monde, comme lorsque je récitais le *Notre-Père*, enfant, dans la chapelle. En réalité, je ne prie plus le Père car il a désoccupé mon cœur. Mais, de mon bonheur, je prends à témoin les nuages et bénis la mer, les vagues et les rocs et les oiseaux aussi qui ne ferment jamais les yeux et les herbes couchées sur le bord des falaises et la mer qui frappe à coups désespérés pour que la Terre s'occupe un peu d'elle. » Vitaliste, panthéiste : Tesson exulte. Jamais nous n'aurons été aussi loin d'une littérature française contemporaine toujours plus geignarde. Gloire à Tesson !

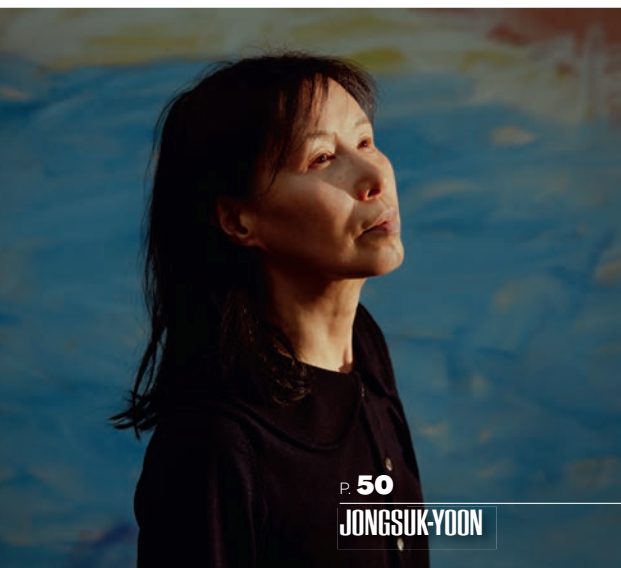
Gloire à Tesson aussi, quand il nomme, comme il le fit à chaque stack gravi pour la première fois, l'un d'eux du nom de l'otage israélienne Shani Louk. En pleine Irlande titubante.

D'un trait de plume, il souligne cependant le danger qui guette. Non pas la mort, la chute fatale d'un stack. Non, la misanthropie possible, la mélancolie non loin. Cette société des hommes qu'il abhorre, qu'il déserte à toutes jambes, technique, marchande, trumpisée, en un mot, laide. Ce chercheur de beauté est sur une ligne de crête ; comment ne pas basculer ? L'angoisse monte.

En attendant, Tesson écrit de grands livres.



P. 22  
RICHARD RUSSO



P. 50  
JONGSUK-YOON



P. 84  
NATALIE DESSAY

# SOMMAIRE

N°187 AVRIL 2025

- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec **Antoine de Baecque**
- 08 Coup de gueule
- 10 Chronique Débat ouvert de **Nathan Devers**
- 12 Chronique Lecture vagabonde d'**Omar Youssef Souleimane**
- 14 Chronique ciné de **Christophe Bourseiller**
- 16 Un livre, un politique
- 18 En coulisse

## Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 L'interview On a longuement rencontré l'immense écrivain américain **Richard Russo** pour le dernier tome de sa trilogie, *Le testament de Sully*. Magistral.
- 28 Cahier livres
- 40 Journal, Polar, Poche, Dans la bibliothèque de, Essais

## Page 48 | ART

- 48 Édito art
- 50 Entretien avec l'artiste sud-coréenne **Jongsuk-Yoon** qui expose pour la première fois chez **Marian Goodman Paris**. La révélation d'un monde de couleurs enchanteur.
- 56 Il était une fois la perle, objet d'une sublime exposition à l'**École des Arts Joailliers**.
- 64 Expos
- 67 Galeries
- 76 Trois Révélations, Livres, Design, Enchères

## Page 82 | SCÈNE

- 82 Edito Scène
- 84 En couverture Entretien avec **Natalie Dessay** qui quitte la musique classique pour *Gypsy*, une comédie musicale de Broadway à la **Philharmonie de Paris**.
- 92 Critiques théâtre, danse, musique
- 104 En répétition avec **Benjamin Millepied** qui nous donne sa vision de la musique de **Boulez**.
- 108 Je n'aurais rien fait sans eux Le grand pianiste français **Pierre-Laurent Aimard** revient sur les rencontres décisives de sa vie.

## Page 110 | CINÉMA

- 110 Edito ciné
- 112 Interview **Albert Serra** qui filme la tauromachie comme jamais elle avait été filmée.
- 116 Livres
- 118 Cahier critique

122 En route ! Va devant !

# CHATELET!

## OSEZ VOTRE PREMIER OPÉRA



DE 5 À 50€

# BIZET

**L'ARLÉSIENNE / LE DOCTEUR MIRACLE**

DIRECTION MUSICALE **SORA ELISABETH LEE**  
MISE EN SCÈNE, DÉCORS ET COSTUMES **PIERRE LEBON**  
**ORCHESTRE DE CHAMBRE DE PARIS**

**DU 24 MAI AU 3 JUIN 2025**

Dans le cadre du Festival Palazzetto Bru Zane Paris

Coproduction Opéra de Tours / Théâtre du Châtelet / Opéra de Rouen Normandie / Bru Zane France  
Orchestre de chambre de Paris / Opéra de Lausanne

Production déléguée Bru Zane France



PAR LOUIS-DAVID TEXIER  
PHOTO PATRICE NORDMAND

« J'avais choisi de commencer mon essai sur la Nouvelle Vague avec Bardot, alors qu'elle n'y est généralement pas associée ».

Monsieur le directeur du « Département ARTS » de l'Ecole Nationale Supérieure de la rue d'Ulm s'amuse de son parti pris iconoclaste, en sirotant une boisson couleur menthe à l'eau. Nous sommes au Rostand, face au Jardin du Luxembourg. Pour un nouvel essai consacré entièrement à BB.

*Et Dieu créa la femme...* de Roger Vadim sort en 1956. Du jour au lendemain, Brigitte Bardot devient celle par qui le scandale arrive ; jusqu'en 1973, date de son dernier film. « Tsunami esthétique, social, intime », clame de Baecque.

Bardot n'entre pas dans les critères de la Nouvelle Vague. Mais Truffaut s'enthousiasme pour le film de Vadim et sa vedette « qui n'imitent pas la vie »

à l'écran. Godard voit BB comme une « étrange plante » qui vit sa vie indépendamment de ceux qui l'entourent, sans même rechercher les passions qu'elles suscitent. *Le Mépris* (1963) sera son écrin.

**BARDOT**  
D'ANTOINE DE BAECCQUE  
Editions Les Pérégrines,  
176 p., 16 €



Clouzeau en avait presque fait une actrice en 1960 avec *La Vérité*, film de procès à suspense.

La critique établie la traite d'abord de prostituée, pour sa « bestialité sauvage » depuis le film de Vadim, puis Bardot sera analysée de manière plus subtile par les femmes écrivains.

## « Brigitte Bardot : un tsunami esthétique »

Duras, dans un texte de 1958 pour *France Observateur* voit en BB un « cataclysme menaçant le monde des foyers par sa beauté féminine archaïque et sexuelle ». Sagan la décrit en « féline indomptable », et d'ajouter : « Bardot prit les droits naturels de sa beauté, de sa nature, et refusa les faux devoirs avec une belle énergie de guéparde ».

Simone de Beauvoir approfondit l'étude de ce « corps-concept », qui ne « demande rien, pas plus consciente de ses droits que de ses devoirs. Le

désir et le plaisir lui semblent plus convaincants que les préceptes et les conventions. »

« Bardot fait passer d'un érotisme à un autre, celui des stars américaines type Marylin à celui de BB, ingénue et décomplexée », souligne de Baecque. « On passe d'une érotomanie sophistiquée et suggérée à un érotisme beaucoup plus directement sexuel. Il y a subversion des rôles, avec une femme très active car c'est elle qui choisit ». Bardot annonce Mai 1968.

La « vamp » croqueuse d'hommes induit la notion de culpabilité et de destin tragique, ce que n'est pas BB, qui consomme librement les hommes. « Elle n'est coupable de rien ; c'est une pécheresse sans faute. BB est une séductrice sans *fatum* », explique de Baecque.

Malgré les paparazzi et les drames, elle vivra comme elle l'entend « grâce à ses maisons-refuges, son monde de l'enfance reconstitué, ses amis, sa passion pour les animaux » finit de me dire de Baecque.

Les révolutions sociales paraissent plus évidentes quand elles sont guidées par une absolue liberté.

# Métailié



# COUP DE GUEULE

## Pompidou, le dernier souper

Plus de mille personnes au traditionnel **dîner des Amis du Centre Pompidou**, comme un clap de fin avant la fermeture du musée cet automne pour cinq ans, voire plus. Ou comme la dernière danse d'une politique muséale essoufflée ?

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Nostalgie, voici le mot qui revenait sur toutes les lèvres des acteurs influents du milieu de l'art, nombreux à s'être vêtus de leurs plus beaux smokings et autres longues robes fluides pour coller au *dress code* « 70s Black Tie » préconisé pour le grand dîner annuel des Amis du Centre Pompidou. Ambiance *Seventies* en hommage à 1977, année d'ouverture du musée, et aux 48 ans de navigation du gros paquebot tubulaire érigé sur le plateau Beaubourg alors parking sauvage, par Renzo Piano et Richard Rogers. Directeurs d'institutions, galeries, collectionneurs, journalistes, artistes, tous nostalgiques donc, car conscients d'une perte importante – cruciale peut-être – celle du rayonnement de la politique culturelle publique pour l'art moderne et contemporain au cœur de la première place artistique européenne. Le Centre Pompidou peut-il se permettre de manquer à l'appel de ce nouvel âge d'or qui a même convaincu la fameuse foire Art Basel de s'implanter, chaque automne, dans le Grand Palais ?

Souvenons-nous, à l'annonce de la fermeture pour travaux – colossaux pour désamiantage et rénovation des espaces d'exposition – c'est d'abord la consternation qui gagna l'ensemble des esprits. Et tout le monde de se demander pourquoi le bâtiment ne pourrait pas fermer partiellement afin de maintenir une offre, même réduite. Certains se sont offusqués d'une fermeture absurde et arbitraire, à l'instar du galeriste Daniel Templon, dont les deux espaces se situent à quelques mètres du musée (rue Beaubourg et rue du Grenier-Saint-Lazare) allant jusqu'à publier dans *Le Monde* une tribune sévère intitulée « Fermer le Centre Pompidou est une faute ». Le sujet est toujours âprement discuté, d'autant que le programme « Constellation » qui vise à faire « partir le musée en promenade » comme l'exprime avec alacrité son président Laurent Le Bon, a nécessité de titanesques stratégies de prêts. Où vont être conservées ou exposées les 140 000 œuvres constituant la deuxième plus grande collection d'art moderne et contemporain au monde après celle du

MoMA de New York ? Le musée a l'habitude des prêts d'œuvres, assure-t-il, puisqu'il en réalise déjà 10 000 par an. Cette logistique rodée sera donc maximisée et voici que de multiples partenariats sont signés (ou en cours d'affinage), en Île-de-France, en régions et à l'international avec, à la clef, une myriade d'expositions. Des œuvres disséminées, du Grand Palais (qui accueillera quatre expositions par an) au musée du Louvre, de Lille à Lyon, de Monaco à Montpellier etc. Tandis que se profilent à l'horizon 2026 et 2029, deux nouvelles antennes de l'institution, le Centre Pompidou Hanwha-Séoul, en Corée du Sud (confié à l'architecte Jean-Michel Wilmotte) et celui qui doit voir le jour à Jersey City.

Pendant ce temps, se déroulera la rénovation du noyau parisien, à hauteur de 262 millions d'euros financés par l'État, ainsi que sa métamorphose intérieure estimée à 186 millions. Le 10 mars, les collections permanentes ont définitivement fermé. Et en septembre, après la clôture des ultimes expositions, c'est une manne de plus de 3 millions de visiteurs à l'année qui s'envolera. Non sans faire grincer des dents. Tout le quartier, des galeristes aux cafetiers, s'en inquiète alors qu'il souffre déjà d'une perte drastique de fréquentation due à la politique du sans voiture de la mairie de Paris.

Mais au-delà, le cas du Centre Pompidou n'incarne-t-il pas la perte de confiance dans les politiques culturelles publiques et l'incapacité de l'État à maintenir des financements pour la culture ? Récemment, des coupes budgétaires ont mené à des fermetures de centres d'art en régions quand ils ne sont pas en relative dormance par manque de moyens (l'antenne nantaise du Frac des Pays de Loire, le centre d'art de Mont-de-Marsan, le centre d'art La Cuisine en Occitanie...). À quoi bon financer encore des lieux trop peu fréquentés et dont la programmation est parfois complètement déconnectée des attentes du public, s'élèvent certaines voix ? La politique inédite des Frac arriverait-elle à essoufflement ? Pourtant, l'idée était belle et, pour certains territoires, le Frac est bien le seul lieu culturel. Mais les budgets se réduisent, le public aussi, et certains établissements auraient besoin de rafraîchissement... D'un cynisme similaire, d'autres ne pleurent même plus un Centre Pompidou qui a été incapable de valoriser l'art français. La faute à qui ? L'absence de structure culturelle publique pose tout de même la question de l'accessibilité, assortie souvent de la gratuité, pour un public large et diversifié, scolaire aussi, à l'heure où la société, en crise, a un besoin vital d'art et de culture. La nature ayant horreur du vide, ce sont les acteurs privés qui vont s'emparer de cette exception culturelle française. La Pinault Collection à la Bourse de Commerce vient de s'offrir les services de l'éclairé Guillaume Cerutti, venu directement de la Présidence de Christie's (également propriété de l'empire Pinault) ; la Fondation Cartier doit s'installer à la fin de l'année juste en face du Louvre dans un espace décuplé de 8500 m<sup>2</sup> ; la Fondation Vuitton poursuit ses majestueuses expositions... Pendant ce temps, le Louvre se dégrade dangereusement et le Palais de Tokyo prévoit, lui aussi, de fermer pour travaux... Que nous dit ce nouveau paysage qui manifeste de plus en plus une privatisation de notre sacro-sainte politique culturelle ?



Caroline Guiela Nguyen  
23 – 30 avril

Création au TnS  
Production

**Valentina**



Joël Pommerat  
23 avril – 3 mai

**Marius**



Claire Lasne Darcueil  
24 – 30 avril

Création au TnS  
Production

**Je suis venu  
te chercher**



6 rendez-vous  
14 artistes de stand-up  
12 – 17 mai

**TnS Comedy Club**

**TnS**  
Théâtre national  
de Strasbourg

**OPÉRA  
COMIQUE**

CLARA OLIVARES  
& CHLOÉ LECHAT

**LES  
SENTINELLES**

DIRECTION MUSICALE

**LUCIE  
LEGUAY**

MISE EN SCÈNE

**CHLOÉ  
LECHAT**

ORCHESTRE NATIONAL  
BORDEAUX AQUITAINE

**DU 10.04 AU 13.04.2025**



OPERA-COMIQUE.COM • 01 70 23 01 31



arte Télérama

TRANSFUCE



© 2025 TnS Galas. Création artistique : Marina Lutzmann. Photo : Marina Lutzmann

# CHRONIQUE

## L'intelligence rend-elle bête ?

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

*Pourquoi les intellectuels se trompent, Samuel Fitoussi*

Éditions de l'Observatoire, 22 €

**P**ourquoi Sartre a-t-il, un temps de sa vie, défendu l'URSS et cautionné la répression politique ? Pourquoi Heidegger a-t-il été philosophiquement séduit par le national-socialisme ? Foucault par la révolution iranienne, arguant que celle-ci n'instaurerait pas l'inégalité entre les hommes et les femmes, mais qu'elle établirait les modalités de leur « différence » ? Beauvoir par la « réalité concrète » que le maoïsme donnait au mot de liberté ? Pourquoi, plus généralement, un certain nombre de doctrines totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle ont-elles connu un si grand succès de penseurs éminents ? Comment, en un mot, l'intelligence peut-elle engendrer la bêtise ?

Face à cette interrogation flauberto-camusienne, où semblent valser toutes nos certitudes, la réponse la plus simple reviendrait à invoquer, comme Julien Benda, l'idée d'une « trahison des clercs » : s'il arrive aux théoriciens de s'égarer, c'est parce qu'ils se fourvoieraient moralement. Parce qu'ils renonceraient à mettre leur existence en cohérence avec leur doctrine. Parce qu'ils tourneraient le dos à la noblesse de leur mission. Mais outre qu'elle comportait des accents trop moralisateurs – et que l'approche moralisante permet rarement de comprendre les rouages d'un problème –, cette conception, valable il y a un siècle, reposait sur un certain fétichisme de la raison, qui n'envisageait pas que cette dernière puisse être trompeuse en tant que telle.

C'est en s'inscrivant résolument contre cette tendance que Samuel Fitoussi, désireux de traquer la tendance que ces égarements trahiraient, a voulu retourner le soupçon contre l'idée même d'intelligence. Dans *Pourquoi les intellectuels se trompent*, un ouvrage érudit et stimulant, aussi subtil qu'intempestif (au sens positif, nietzschéen du terme), il cherche – du moins est-ce ainsi que je l'ai lu – à se demander si le vice n'est pas situé dans la matrice même : dans le statut des dits « intellectuels », tel qu'il a été érigé dans notre société. Après avoir dressé un inventaire presque complet des plus grandes fautes commises par des intellectuels (il aurait été intéressant de s'intéresser, dans l'autre « camp », au cas des intellectuels de droite qui refusèrent de dénoncer le fait colonial en Algérie, ou plus tard de défendre Rushdie contre les fanatiques iraniens), Samuel Fitoussi se livre, au croisement de plusieurs disciplines, à une critique de toutes les chimères qui entretiendraient le mythe des intellectuels et les voueraient aux leurre.

Ces leurre ont des noms : conformisme, difficulté à reconnaître ses torts, incapacité de penser contre son camp, dissonance cognitive (« l'effet Dampreuse », auquel l'auteur consacre des pages savoureuses), mécanique du déni et de la mauvaise foi, tendance à voir du réel ce qu'on veut en saisir, réticence à reconnaître aux thèses opposées une consistance théorique et à entendre les arguments adverses, tropisme fasciné vers les régimes verticaux où la politique décline des idéaux massifs, mais aussi des motifs plus concrets, tel que l'attachement à sa réputation, la quête des honneurs et la structuration matérielle du champ académique. Toutes ces tares, il les dissèque d'un œil à la fois intransigeant et compréhensif, en s'appuyant sur des études scientifiques qui ont le mérite de montrer que ces phénomènes, non content de concerner les intellectuels professionnels, touchent chacun de nous. Et son ouvrage déploie aussi, en négatif, un éloge des auteurs qui, tel Orwell, ont su résister à cette pente. Si bien que, si Benda faisait la morale, l'essai de Fitoussi se parcourt comme un manuel d'éthique, décortiquant les périls potentiels de chaque engagement.

Reste la question, le lieu commun massif et pénétrant : mieux vaut-il avoir raison avec Sartre que tort avec Aron ? Le dialogue que j'aimerais initier à ce sujet avec Samuel Fitoussi tiendrait tout d'abord à une question de méthode. Dans son livre, il adopte une position de surplomb, consistant à étudier de l'extérieur (et avec la lucidité rétrospective) les erreurs des intellectuels. De la sorte, toute sa réflexion repose sur un postulat : un intellectuel se trompe quand « les faits lui donnent » tort, et réciproquement. Mais l'*adequatio* avec la factualité est-elle le critère décisif pour analyser l'héritage d'un intellectuel ? Car celle-là est-elle le domaine pertinent pour comprendre la trajectoire d'une pensée ? Il eût été intéressant, dans le cas de Sartre par exemple, de mener le chemin inverse, en adoptant un point de vue immanent à son œuvre, pour comprendre de l'intérieur comment ses contradictions strictement philosophiques (les notions, entre autres, de « fusion » ou de « serment » dans la *Critique de la raison dialectique*) ont engendré des fautes politiques. Et si le problème venait aussi de là : dans cet « effet miroir » entre l'aventure théorique et les soubresauts du réel. Dans cette confusion entre ce qu'ils écrivent et ce qui les entoure. N'oublions jamais qu'un esprit est souvent aveuglé par sa propre lumière.

# FESTIVAL DU **PREMIER ROMAN** ET DES LITTÉRATURES CONTEMPORAINES

ORGANISÉ PAR LECTURE EN TÊTE  
DU 24 AU 27 AVRIL 2025 LE 40 - LAVAL



# CHRONIQUE

## Mona et les milliers de rescapés de la Shoah

LECTURE VAGABONDE

PAR OMAR YOUSSEF SOULEIMANE

Une très ancienne tragédie resurgit et bouleverse la vie d'une jeune femme. Elle se manifeste à travers des traumatismes, des gestes, des relations et des comportements que même la victime ne comprend pas. C'est l'histoire incroyable de Mona, l'héroïne de *La Patiente du jeudi*, le premier roman de Nathalie Zajde, récemment publié aux éditions de l'Antilope.

Ses crises d'adolescence, ses problèmes de pigiste dans un magazine féminin, une vie émotionnelle troublée, des relations amoureuses avec femmes et hommes toujours instables : voilà les éléments racontés par Mona. Elle revient à la psychothérapie, quinze ans après l'avoir abandonnée, mais les crises, malgré le temps, se présentent à nouveau, sans raison claire.

L'analyse initiale de la psychologue : la crise est liée au divorce de ses parents. Très vite, elle remarque qu'une autre raison existe. A travers les traces invisibles laissées par les traumatismes historiques. Mona a grandi dans une famille française sans lien apparent avec la culture juive. Pourtant, quelque chose en elle se réveille, comme un héritage enfoui refusant de se taire. Zajde tisse alors un récit où le refoulé et l'inconscient collectif prennent chair, explorant les transmissions silencieuses entre les générations.

Revenir vers une mémoire très ancienne aide à comprendre : c'est l'histoire de Moysché et Avrum, qui avaient à peine dix-huit ans lorsqu'ils se sont échappés d'un massacre commis contre les Juifs à la Noël 1932. « Chaque année, c'était le même rituel. Peu après minuit, les Polonais, excités par l'alcool, quittaient l'église et partaient venger leur dieu. Pas de fête de Noël sans tuer des Juifs, ces chiens déicides. » Avrum appartient à une famille juive bourgeoise, tandis que Moysché fait partie d'une famille représentant l'autre société juive,

celle qui avait fait sécession au XVIII<sup>e</sup> siècle et portait la voix du peuple.

Le lecteur navigue entre les aventures émotionnelles et sensuelles de Mona et celles de ces deux hommes. Entre sa relation avec une femme rejetée par le père homophobe de la narratrice, tout comme celle de l'immigration de Moysché et Avrum de Varsovie à Paris, du Havre jusqu'à New York. Leur projet, leur jeunesse et leur ambition nous font voyager dans l'Europe des années 30. Raconté avec légèreté et humour : « L'homme fait des plans et Dieu en rigole. » Les deux histoires ressemblent à une balançoire douce dansant dans le temps. Mona revient à son enfance traumatisée lors de séances d'hypnose où elle parle une langue étrangère pour elle, une langue qu'elle n'a jamais étudiée : le yiddish. Cet événement est la clé qui la pousse à creuser dans les archives des victimes de l'Holocauste, cherchant ses liens biologiques avec le Moysché et Avrum que le père de Mona lui a toujours cachés.

Le livre est une fiction, mais il se fonde sur l'expérience de l'écrivaine en tant que thérapeute et animatrice de groupes de parole. C'est ainsi que l'histoire de Mona représente celle de milliers de descendants de rescapés de la Shoah. Avec une plume précise et un regard acéré sur la psyché humaine, l'autrice nous plonge dans un texte d'une grande force émotionnelle.

Le livre révèle une patiente lucide, parfois ironique, face à l'exercice périlleux de la thérapie : « Changer de psy, j'aime pas. Me dévêtir, me montrer nue pour la première fois à quelqu'un que je ne connais pas... » écrit Mona, soulignant la difficulté de mettre des mots sur ce qui nous dépasse. À travers ce personnage, Nathalie Zajde donne une voix à ces héritiers d'un passé traumatique qui, souvent, ignorent eux-mêmes les blessures qu'ils portent.



# CHRONIQUE

## Adieu les Tartuffe ?

LE CINEMA ME REND FOU

PAR CHRISTOPHE BOURSEILLER

**Sean Baker : les oubliés de l'Amérique**  
Coffret (The Jokers Films)

C'est pour moi un bien étrange exercice que de démarrer par la présente une chronique dans ce beau magazine. Parler cinéma, c'est en effet, je l'avoue, me replonger dans mon passé révolu d'acteur. Je me souviens avec précision des tournages avec Jean-Luc Godard, Yves Robert, Claude Lelouch, Pierre Jolivet et tant d'autres. Je me souviens de *La Guerre des boutons*, d'*Une femme mariée*, d'*Un Éléphant ça trompe énormément i tutti quanti*. L'univers de la toile, je le connais de l'intérieur. J'en sais les défauts, les travers, les combines et les hypocrisies, tout autant que les étincelles, les intuitions, le talent, la lumière, les carrières météoriques et les trajectoires hypersoniques.

Me voici dans le rôle du critique, et je l'endosse avec un certain plaisir sadique, car je ne me sens tenu par aucune autre allégeance que celle à mes principes.

L'époque en tout cas prête à sourire. Le cinéma français n'en finit pas de nous assommer sous une avalanche de navets moralisateurs. Les cinéastes se présentent, pour beaucoup d'entre eux, comme des Jean Moulin en survêt ou en *jean* troué. Nous autres spectateurs, nous détruisons la planète, tous les hommes sont des violeurs, tous les humains sont des assassins, tout le monde est coupable de quelque chose, mais de quoi ?

Or, voici qu'une divine surprise nous arrive d'Amérique. Je ne parle évidemment pas de Donald Trump ! Mais reconnaissons qu'un vent nouveau souffle dans le septième art. Regardez la récente cérémonie des Oscars. Qui a raflé la mise ? Pas le navet inclusif de Jacques Audiard, mais plutôt *Anora* de Sean Baker. Or, ce qui caractérise cette comédie grinçante, c'est son caractère parfaitement *immoral*. Je vous rappelle que

ce film raconte l'histoire d'une prostituée qui cherche à épouser un client fortuné, non parce qu'elle l'aime, mais parce qu'il a du fric. Sublime, n'est-il pas ?

Les pères la pudeur européens, les censeurs au front bas et au verbe grelottant n'ont plus qu'à aller se rhabiller. Les temps changent et la période morale et puritaine touche à sa fin. Enfin ! Le public a bel et bien tranché. Les films les plus lourdingues sont des échecs commerciaux. La liberté de parole et la jouissance sans entraves seraient-elles de retour ? Je sais... Tout ceci va révolter les Tartuffe en tous genres qui, à longueur de journée, nous vantent les mérites de la censure et du prêt-à-penser. La liberté d'expression ? Vous n'y pensez pas. Mes adversaires pourraient en profiter pour s'exprimer ! Vive la démocratie dans laquelle personne ne me contredit.

Hélas, le monde est pluriel. Enquêteur et observateur à la Balzac, Sean Baker traque les dysfonctionnements d'une époque assez peu épique. C'est pourquoi il faut d'urgence visionner ses films précédents, beaucoup moins connus qu'*Anora*. Or, miracle, un coffret Blu-Ray sort à l'instant, sous l'intitulé *Sean Baker : les oubliés de l'Amérique*. On y glane ses quatre premiers films qui sont autant de bombinettes : *Four Letter Word* (2000), *Take Out* (2004), *Prince of Broadway* (2008), enfin *Starlet* (2012). Sean Baker, c'est la poésie de la rue, des sans dents, des pue la sueur de l'empire américain. C'est surtout la vérité des injustices, des jalousies, de la souffrance sociale, de la difficulté de tracer sa voie dans les eaux glacées du calcul égoïste (vous noterez qu'insidieusement je cite Marx). Point de logorrhées vertueuses, ici, mais la vibration souterraine du monde de demain. J'aime.



SIFF / 2023  
 亚洲新人单元最佳影片  
 ASIAN NEW TALENT COMPETITION  
 BEST FILM



Prix de la Critique  
 Festival International  
 des Cinémas d'Asie  
 de Vesoul 2024

ENTRE OZU ET KIAROSTAMI, UN REGARD SUBTIL SUR LE TEMPS QUI PASSE

# DIMANCHES

UN FILM DE SHOKIR KHOLIKOV

A FILMS PRÉSENTE L'AGENCE CINÉMATOGRAPHIQUE DE LA RÉPUBLIQUE D'OUBÉKISTAN ET LE STUDIO YOSHLIK  
 "DIMANCHES" (YAKSHANBA) AVEC: ABDURAKHMON YUSUFALIYEV ROZA PIYAZOVA DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE: DIYOR ISMATOV DÉCORIS: BEKTOSH RAJABOV COSTUMES: SOFIYA KAMALOVA 1<sup>er</sup> ASSISTANT RÉALISATEUR: BOTIR ABDURAKHMONOV  
 SON: ANVAR FAYZ PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ: AKROM SHAKHNAZAROV DIRECTEUR DE PRODUCTION: KHURSHID ALIKHODJAEV PRODUCTEUR: FIRDAVS ABDUKHOLIKOV SCÉNARIO ET RÉALISATION: SHOKIR KHOLIKOV



© 2024 OUBÉKISTAN REPUBLICAL CINÉMATOGRAPHIC AGENCY / OUBÉKISTAN REPUBLICAL CINÉMATOGRAPHIC AGENCY. ALL RIGHTS RESERVED.  
 L'ÉTOILE GRAPHIQUE

AU CINÉMA LE 16 AVRIL

CAHIERS  
 CINÉMA



CARLOTTAFILMS.COM

TRANSFUGE

Sofilm



## Daniel Labaronne

### « les responsables politiques doivent résister aux emballements du moment »

Député EPR (Ensemble pour la République) d'Indre-et-Loire (2<sup>e</sup> circonscription) depuis 2017, Daniel Labaronne a choisi *La Vérité guidait leurs pas* de Pierre Mendès France, pour lui une boussole dans son engagement pour la cité.

PROPOS RECUEILLIS PAR LOUIS-DAVID TEXIER

**L**a Vérité guidait leurs pas, série de portraits d'hommes de pouvoir, forme une réflexion très personnelle sur le rôle de l'élu...

*La Vérité guidait leurs pas* de Pierre Mendès France m'a marqué par sa vision exigeante du pouvoir. À travers ces portraits d'hommes politiques, il rappelle que l'élu n'est pas un chef, mais un serviteur du bien commun, tenu à une rigueur et une transparence absolue. Ce qui me touche, c'est son refus de la personnalisation excessive du pouvoir. Gouverner, ce n'est pas incarner une image, mais assumer une responsabilité : dire la vérité, expliquer avec pédagogie, convaincre avec honnêteté et toujours placer l'intérêt général au-dessus des calculs partisans. Dans un monde politique où la communication tend parfois à l'emporter sur le fond, ce livre est une exigence : la légitimité d'un élu ne se mesure pas à son charisme, mais à son intégrité et à son engagement constant pour la vérité.

**Le rôle du dirigeant politique a-t-il évolué depuis les portraits de Mendès France ?**

Le rôle du dirigeant politique a, certes, évolué, mais les principes défendus par Mendès France restent d'une grande actualité. Aujourd'hui, l'élu est confronté à une information instantanée et fragmentée, où les réseaux sociaux et les chaînes d'information en continu amplifient les émotions et brouillent la frontière entre vérité et opinion. Autrefois, le temps long permettait d'expliquer les décisions et de construire l'adhésion.



Désormais, la pression du temps réel impose une réactivité constante, parfois au détriment de la réflexion et de la nuance. Plus que jamais, les responsables politiques doivent résister aux emballements du moment et incarner une parole fiable et mesurée, fondée sur la rigueur, la lucidité et la vérité.

**Pierre Mendès France conçoit les citoyens en animateurs actifs d'une démocratie « permanente ». Comment percevez-vous sa proposition ?**

La conception de la démocratie par Pierre Mendès France, où les citoyens sont des acteurs permanents de la vie politique, m'apparaît plus pertinente que jamais. La démocratie ne se résume pas au seul rituel électoral : elle exige un engagement continu, fondé sur la transparence, la pédagogie des choix politiques et la participation éclairée de chacun. Face à la défiance croissante envers les institutions, cette approche est une nécessité. L'ère numérique offre de formidables outils pour revitaliser cette démocratie « permanente », mais elle pose aussi des défis : la surabondance d'informations engendre des discours simplistes, rendant plus difficile l'exercice du débat éclairé, et alimente les dérives démocratiques qui menacent de nous engloutir. Mendès France nous invite à une exigence collective : celle d'un dialogue sincère et exigeant entre élus et citoyens, où la politique ne se limite pas à des promesses, mais repose sur une co-construction du bien commun. C'est pour moi une nécessité pour redonner sens et légitimité à l'action publique.

**Lucidité et intégrité caractérisent l'homme d'Etat charismatique Mendès France, et son refus du pouvoir personnel de la V<sup>e</sup> République. L'art du compromis est-il nécessaire pour agir en politique ?**

L'art du compromis est essentiel en politique, mais il ne doit jamais se faire au détriment de la vérité et de l'intégrité. Pierre Mendès France incarne cette exigence : il accepte le dialogue et la négociation, mais refuse les compromis qui trahiraient ses principes. Gouverner c'est arbitrer entre des intérêts divergents, trouver des points d'équilibre sans renoncer à l'essentiel. Mendès France s'opposait au pouvoir personnel de la V<sup>e</sup> République, car il voyait dans l'excès de verticalité un risque d'affaiblissement du débat. Pour lui, le compromis devait être un outil de construction, non une stratégie de survie politique. Aujourd'hui encore, cette vision est une boussole pour moi. Trouver cette juste mesure entre pragmatisme et fidélité aux convictions, c'est la véritable force d'un homme d'Etat.